

indépendant — intrépide — compétent

JOURNAL FRANZ WEBER

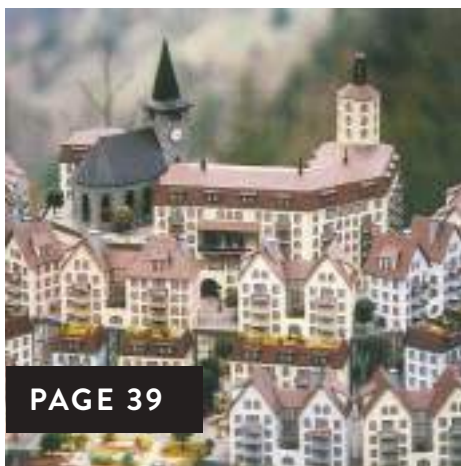
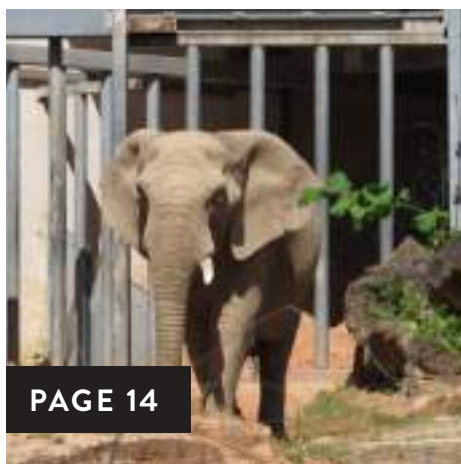
avril | mai | juin 2026 | No 156

*Sanctuaires :
vivre, enfin*



FONDATION
FRANZ
WEBER

Contenu



Sauver les dernières orques de France 6

Zoo de Bâle : le cycle sans fin des échanges d'éléphants 10

Un transfert pour le zoo, pas pour les éléphants 14

Immersion au sanctuaire des éléphants du Brésil 18

San Acan : un espoir pour les tortues terrestres 21

Fanny : la chance d'une vieillesse paisible 26

Actions de sauvetage à Bonrook 28

Crocodile de Johnston à Bonrook : un écosystème sain 33

Blue Salmon – saumon durable made in Switzerland ? 34

La Cité-Colline de Judith Weber 39

imprimé en
suisse



IMPRESSUM

UNE PUBLICATION DE LA FONDATION FRANZ WEBER | REDACTION EN CHEF: Vera Weber et Matthias Mast

REDACTION : Vera Weber, Anna Zangger, Leïla Ezzat, Tomas Sciolla, Viktoria Kirchhoff, Sam Forwood

LAYOUT: Tirsá Sánchez, FFW | PARUTION: 4 fois l'an | PHOTO DE COUVERTURE: Sanctuaires : vivre, enfin

IMPRESSION: Druckerei Kyburz AG | ABONNEMENTS: Journal Franz Weber, Abo, Case postale, 3000 Berne 13, Suisse

T: +41 (0)21 964 24 24, E-Mail: ffw@ffw.ch | www.ffw.ch

Tous droits réservés. Reproduction de photos, de textes ou d'illustrations uniquement avec la permission de la rédaction.

Aucune responsabilité ne peut être acceptée pour les manuscrits ou les photos non sollicités.

COMPTE DE DONNS :

IBAN: CH31 0900 0000 1800 6117 3 / Compte Postfinance en faveur de : Fondation Franz Weber, Case postale, 3000 Bern 13, Suisse

Éditorial

Chère lectrice, cher lecteur,



VERA WEBER
Présidente
Fondation Franz Weber

Il y a des périodes où les événements s'accumulent à tel point qu'ils finissent par ressembler à un message. Ces dernières semaines, ce sont les orques et les éléphants qui nous l'ont adressé.

En 2021, la France a adopté une loi historique mettant fin à la captivité, à la reproduction et à l'exploitation des cétacés.

Cette décision reposait sur un

constat sans équivoque: les orques et les dauphins sont des animaux dont les besoins biologiques, sociaux et comportementaux ne peuvent être satisfaits en captivité. La France a reconnu qu'un bassin n'est pas une vie pour une orque. Et pourtant, aujourd'hui, elle envisage d'envoyer Wikie et Keijo, les deux dernières orques de France, au Loro Parque, à Tenerife.

Après avoir reconnu que la captivité est le problème, elle s'apprête à condamner ces deux animaux à la subir jusqu'à leur dernier souffle. Pas dans un sanctuaire. Pas dans un environnement plus proche de leur nature. Mais dans un autre parc marin de divertissement !!! Avec les mêmes bassins, les mêmes spectacles, les mêmes privations et les mêmes programmes de reproduction.

Or, l'actualité des éléphants nous renvoient à une contradiction tout aussi frappante... Au printemps dernier, les deux éléphant, Rosy et Maya, ont quitté le Zoo de Bâle pour deux zoos français. Quelques semaines plus tard, trois nouveaux éléphants arrivaient à Bâle depuis l'Allemagne. Les camions avec les animaux des zoos roulent à travers l'Europe, les communiqués de leur arrivée se succèdent. Le système zoo continue à se reproduire. Pour quel résultat ?

Aucun éléphant né dans un zoo européen ne sauvera les éléphants d'Afrique ou d'Asie. Aucun ne protégera une forêt. Aucun ne préservera une savane. Les éléphants captifs ne contribuent en rien à la survie de leur espèce dans la nature. C'est comme s'ils avaient disparus, comme s'ils étaient morts.

En revanche, ils paient le prix fort. Qu'il soit né dans la savane ou dans un zoo, un éléphant demeure un éléphant. Son besoin d'espace, de liberté de mouvement, de relations sociales riches, de choix et d'autonomie ne disparaît pas avec la captivité.

Et comme pour nous rappeler une fois encore l'échec de ce modèle, le petit éléphanteau né le 1er juin 2026 au Zoo de Zurich a dû être euthanasié alors que nous clôturons cette édition du journal. Il n'avait apparemment aucune chance de survivre. Au cours des dix dernières années, au moins onze éléphants sont morts dans ce même zoo...

La Suisse a interdit l'importation des cétacés en 2012 parce qu'à l'instar de la France elle a reconnu l'évidence: aucun bassin ne pourra jamais répondre aux besoins des baleines et des dauphins.

Pourquoi cette même évidence ne s'applique-t-elle pas aux éléphants ? Pourquoi ce qui est jugé inacceptable pour les grands mammifères marins devient-il acceptable pour les plus grands mammifères terrestres ?

La majeure partie de la société a compris que la captivité et l'exploitation des cétacés doivent être abolies. Il est temps d'ouvrir le même débat pour les éléphants. L'avenir de ces animaux ne se joue pas derrière les barreaux des zoos, mais dans la protection de leurs habitats naturels et des populations qui y vivent encore libres.

vostra Vera Weber.



En Bref

HELVETIA NOSTRA ET SON DROIT DE RECOURS

La Fondation Helvetia Nostra, organisation sœur de la Fondation Franz Weber (FFW), dispose du droit de recours des organisations, qui lui permet d'intervenir dans des projets (principalement de construction) portant atteinte à la nature, au paysage ou à l'environnement. Chaque année, Helvetia Nostra transmet à l'Office fédéral de l'environnement (OFEV) un rapport sur les recours clôturés durant l'année écoulée. En 2025, Helvetia Nostra a obtenu gain de cause dans plus de 80 % des procédures closes.

Le droit de recours des organisations est régulièrement attaqué, notamment au Parlement fédéral. Il est pourtant essentiel. Sans les recours des organisations,

d'innombrables projets destructeurs de la nature, du paysage ou du patrimoine (et contraires au droit) seraient simplement validés par les autorités locales, en proie à des pressions politiques, économiques et sociales. Le taux de succès des recours démontre qu'Helvetia Nostra fait un usage ciblé, raisonnable et efficace de son droit.

LES GÉANTS DE L'ÉNERGIE SE RETIRENT DE L'ÉOLIEN

Les groupes énergétiques BP et Total voyaient dans la mer du Nord une affaire extrêmement lucrative. Jusqu'à 20 000 (!) éoliennes géantes devaient y être construites. Mais cette vision industrielle offshore est aujourd'hui en train de s'effondrer. BP et Total cherchent désormais à se retirer le plus rapidement possible de ce projet éolien gigantesque, et ce malgré les 16 milliards d'euros déjà versés à l'État allemand pour obtenir les droits d'exploitation des zones maritimes concernées. En cause : la hausse des coûts et la baisse de la rentabilité.

Face à l'abandon de ce château de cartes chez notre voisin du nord, une question se pose avec encore plus d'acuité en Suisse : si même les grandes entreprises du secteur deviennent plus prudentes, pourquoi notre pays devrait-il industrialiser et défigurer ses derniers paysages préservés au profit d'une énergie éolienne dont la rentabilité reste incertaine ?

Les crêtes du Jura, les chaînes préalpines et les cols alpins sont de plus en plus convoités pour accueillir des installations éoliennes industrielles, avec des mâts de plus de 200 mètres de hauteur, des routes d'accès, des fondations en béton et des couloirs ouverts à travers des milieux naturels particulièrement sensibles.

Il ne peut être question de sacrifier nos paysages au bénéfice d'entrepreneurs parfois peu connus, attirés avant tout par les généreuses subventions fédérales, parce qu'ils savent parfaitement que l'énergie éolienne peine à constituer une activité réellement rentable.

L'éolien n'est d'ailleurs pas une intervention anodine. Des forêts sont défrichées, des espèces rares d'oiseaux et de chauves-souris sont menacées, et des paysages de montagne sont transformés par des infrastructures techniques.

Ce qui est présenté aujourd'hui comme une « énergie verte » se traduit, dans de nombreux cas, par une altération durable de paysages culturels façonnés au fil des siècles.

La Suisse a besoin d'une politique énergétique réfléchie, mais pas à n'importe quel prix. Il serait plus judicieux d'investir dans l'efficacité énergétique, le solaire sur les bâtiments, les technologies de stockage et l'optimisation des infrastructures existantes, plutôt que de barrer les derniers horizons libres du pays avec d'immenses installations industrielles.

Voulons-nous préserver les paysages suisses ou les sacrifier à une technologie dont les bénéfices restent limités alors que ses impacts, eux, sont irréversibles ? Au fond, cette question ne devrait même jamais avoir à être posée.

LE CORDON VERT SÉPARANT LES LOCALITÉS DE LA VALLÉE DE LA LIMMAT MENACÉ

En 2012, les quatre communes concernées étaient unanimes : afin de préserver le dernier grand espace vert séparant les zones bâties de la vallée de la Limmat, Wettingen, Neuenhof, Killwangen et Würenlos ont signé le plan directeur régional « Sulperg-Rüsler ». La même année, celui-ci a été approuvé par le gouvernement argovien avec force obligatoire pour les autorités.

Quatorze ans plus tard, l'appât du gain est passé par là. Ce qui était juridiquement contraignant semble soudain devenu éminemment flexible...

La tentation vient du géant japonais Hitachi, qui emploie quelque 282 000 personnes dans le monde. L'entreprise envisage de transférer son siège suisse de Zurich à Wettingen, précisément

au cœur de cette zone verte protégée, dans le secteur de Tägerhardächer. La commune espère en retirer une hausse de 20 % de ses recettes fiscales ainsi que la création de quelque 3 300 emplois.

Le gouvernement du canton d'Argovie soutient ce projet et, ce faisant, la destruction d'un paysage qu'il s'était pourtant engagé à protéger. Et cela alors même qu'à seulement cinq kilomètres de Tägerhardächer, dans la commune d'Otelfingen, des bâtiments vacants ainsi que des terrains constructibles non exploités sont disponibles.

Certes, Otelfingen se trouve dans le canton de Zurich. Les retombées fiscales promises par Hitachi échapperaient donc à la commune de Wettingen et au canton d'Argovie. Mais l'esprit de clocher

ne saurait justifier une remise en cause aussi flagrante des objectifs et principes d'aménagement du territoire librement adoptés par les autorités elles-mêmes.

L'initiative des autorités wettingoises et argoviennes relève d'une vision de l'aménagement du territoire que l'on croyait révolue. C'est ainsi que l'on construisait dans les années 1960, à l'époque des pires erreurs urbanistiques et de la bétonisation à outrance.

C'est pourquoi Helvetia Nostra, la fondation sœur de la Fondation Franz Weber (FFW), habilitée à recourir en matière d'aménagement du territoire, demande dans sa prise de position officielle aux autorités communales de renoncer à ce projet.

A ANNIVIERS LA BATAILLE DES RÉSIDENCES SECONDAIRES CONTINUE

À Anniviers (VS), 74,5 % des logements sont aujourd'hui des résidences secondaires. Autrement dit : près de trois logements sur quatre restent vides une grande partie de l'année. L'effet est dévastateur pour le paysage alpin et la biodiversité.

Pour répondre à ce phénomène, le peuple et les cantons suisses ont accepté en 2012 l'initiative sur les résidences secondaires, qui interdit la construction de nouveaux logements de ce type dans les communes qui en ont plus de 20%. Pourtant, à Anniviers, les nouvelles constructions continuent de pousser.

En cause : des efforts répétés de contourner la loi. Depuis plusieurs années, Helvetia Nostra intervient régulièrement pour faire respecter la Lex Weber. Oppositions et recours ont souvent permis de stopper des projets incompatibles avec la volonté populaire.

Dernier exemple en date : un projet de plusieurs immeubles à Grimetz, justifié au moyen d'un plan de quartier datant de... 1995. Or, comme vient de le confirmer le Conseil d'État valaisan, ce plan n'avait pas été prévu pour permettre la construction de résidences secondaires. Il ne peut donc pas servir

à contourner une interdiction inscrite dans la Constitution et dans la loi. Cette décision s'inscrit dans la ligne d'un arrêt du Tribunal fédéral rendu en 2025, qui avait déjà donné raison à Helvetia Nostra dans une affaire similaire à Anniviers.

Une autre procédure est encore en cours. Cette fois, la commune a choisi de ne tout simplement pas aborder la question des résidences secondaires dans son autorisation de construire : pas un seul mot sur l'usage futur des dix bâtiments projetés, seulement une référence à un autre plan de quartier. Helvetia Nostra doit une nouvelle fois jouer le rôle de gardien du droit, alors qu'il s'agit, fondamentalement, du travail des communes.

Après la décision historique de la France, Wikie et Keijo méritent un sanctuaire, pas un autre bassin. Photo : Marineland, Antibes, France – Shutterstock.



Sauver les dernières orques de France

En 2021, la France a adopté une loi historique mettant fin à la détention et à la reproduction des cétacés en captivité. Cinq ans plus tard, deux orques vivent toujours au Marineland d'Antibes, aujourd'hui fermé au public. Pour les autorités françaises, l'urgence justifierait leur transfert vers le Loro Parque de Tenerife, où des spectacles d'orques sont présentés chaque jour. La Fondation Franz Weber (FFW) s'oppose à cette solution et plaide pour que Wikie et son fils Keijo restent au Marineland jusqu'à ce qu'un sanctuaire adapté, actuellement en construction au Canada, puisse les accueillir.

**ANNA ZANGGER**

Avocate et directrice des campagnes internationales

Une loi historique

L'adoption de la nouvelle loi française démontre non seulement l'évolution des connaissances scientifiques, mais aussi et surtout de la moralité publique. Cette décision reconnaît enfin une réalité désormais largement documentée : les dauphins et les orques ne sont pas faits pour vivre en captivité.

Le législateur français a également reconnu que les cétacés détenus et reproduits dans les delphinariums ne contribuent pas à la conservation des populations sauvages.

La Suisse avait déjà montré l'exemple en interdisant l'importation de baleines et de dauphins en 2012, et la France mérite d'être saluée pour avoir suivi cette voie en 2021. Toutefois, cette interdiction ne répond pas à la question du devenir des animaux lorsque les établissements qui les détiennent cessent leurs activités.

Une urgence créée par l'industrie

Aujourd'hui, le Marineland d'Antibes a fermé ses portes au public. Ses deux orques, Wikie, 25 ans, et son fils Keijo, 12 ans, les derniers orques captifs d'Europe continentale, y sont encore détenus dans des bassins vieillissants. Les autorités françaises et les propriétaires du parc invoquent « l'urgence » pour justifier leur transfert rapide.

Cette situation n'est pourtant pas le fruit du hasard. Elle résulte du système même de l'industrie des zoos, qui a exploité les cétacés, en France comme ailleurs, durant près d'un siècle. Alors que la loi française était connue depuis plusieurs années, aucune solution pérenne n'a été prévue pour préparer l'avenir des animaux concernés. La pression actuelle vise davantage à répondre à des intérêts économiques et à des projets de développement immobilier qu'aux besoins de Wikie et Keijo.

Tenerife : une fausse solution

L'option actuellement envisagée pour un transfert rapide de ces deux orques, possiblement même d'ici fin juin 2026, est le Loro Parque à Tenerife. Lors d'une visite effectuée du 31 mai au 1er juin 2026 au Loro Parque, des représentants de la FFW ont pu observer les installations de son exposition « Orca Ocean » et les quatre orques actuellement détenus par le parc. L'espace est particulièrement restreint pour des animaux de la taille et de la complexité sociale des orques, d'autant plus que certains individus doivent régulièrement être séparés du groupe. L'arrivée éventuelle de Wikie et Keijo soulève ainsi de sérieuses

interrogations quant à la possibilité de gérer six orques dans des installations déjà restreintes.

La FFW a également assisté aux spectacles quotidiens d'orques, organisés dans un environnement caractérisé par une agitation constante, une forte affluence, de la musique amplifiée, des annonces diffusées par haut-parleurs et les réactions bruyantes du public. Cette situation est particulièrement préoccupante pour des animaux qui dépendent largement du son pour s'orienter, communiquer et appréhender leur environnement.

Les autorités espagnoles refusent le transfert

Jusqu'à présent, les autorités espagnoles ont refusé d'autoriser l'importation des deux orques au Loro Parque, estimant que les conditions offertes n'étaient pas satisfaisantes. La FFW leur demande de maintenir leur refus d'autoriser le transfert de Wikie et Keijo au Loro Parque. Si cette position devait évoluer, la Fondation utiliserait tous les moyens juridiques à sa disposition pour empêcher un transfert qu'elle considère contraire au bien-être des animaux et à l'esprit de la législation française sur les cétacés captifs.



Transférer les orques au Loro Parque ne résout pas le problème de fond: cela ne fait que prolonger un modèle de captivité que la France a décidé d'abandonner. Photos : FFW



Au Loro Parque, les orques participent à des spectacles deux fois par jour, dans un environnement marqué par le bruit, la musique et l'agitation, dans le seul but de divertir le public.

L'espoir d'un sanctuaire

La FFW soutient une alternative plus respectueuse : le maintien des deux orques à Antibes jusqu'à ce qu'un sanctuaire marin adapté soit en mesure de les accueillir. Le Whale Sanctuary Project est actuellement en construction en Nouvelle-Écosse (Canada). Certes, les eaux y sont plus froides qu'en France, mais Wikie et Keijo descendent d'orques originaires d'Islande. Elles sont physiologiquement adaptées aux environnements marins froids, et leur transfert en Nouvelle-Ecosse devrait donc être possible, moyennant une acclimatation progressive, supervisée par des vétérinaires, et un suivi rigoureux. De plus, le Whale Sanctuary Project s'engage à assurer le suivi et le soin

des orques à Antibes, mais nécessite un soutien financier pour leur prise en charge et pour la finalisation du sanctuaire canadien. Une autre option serait la création d'un nouveau sanctuaire, au large des côtes françaises.

Le sanctuaire n'est pas une solution sans risque. Mais c'est la seule option qui offre à Wikie et Keijo l'espoir d'une vie meilleure. Le Loro Parque, au contraire, est une destination dont l'issue est déjà connue : la captivité à vie. Les deux orques y retrouveraient les mêmes bassins artificiels, les mêmes spectacles sous le regard du public et le même programme de reproduction que celui dont la France a pourtant décidé de sortir en 2021.

Pour Wikie et Keijo, il ne s'agirait pas d'un nouveau départ, bien au contraire. Cette perspective est d'autant plus préoccupante que quatre orques sont mortes au Loro Parque ces dernières années.

Un choix de société

Le destin de Wikie et Keijo doit être cohérent avec le choix historique fait par la France en 2021 de mettre fin à la captivité des cétacés. Il doit constituer un précédent : non pas pour prolonger un modèle en déclin, mais pour accélérer la disparition des parcs marins de divertissement.

La captivité est une torture pour les orques

Les orques sont parmi les animaux les plus intelligents et les plus sociaux de la planète. Dans la nature, elles vivent au sein de groupes familiaux stables, communiquent grâce à des dialectes propres à chaque clan et transmettent leurs connaissances de génération en génération. Elles parcourent jusqu'à 160 kilomètres par jour, plongent à plusieurs centaines de mètres de profondeur et utilisent en permanence leur remarquable système d'écholocation pour s'orienter, chasser et communiquer. Rien de cela n'est possible dans un delphinarium. Les bassins, même les plus grands, ne représentent qu'une infime fraction de l'espace dont disposent les orques dans l'océan. Elles y sont maintenues dans des groupes artificiels, privées de liberté de mouvement et soumises à un environnement bruyant, rythmé par les spectacles, la musique amplifiée et la présence constante du public. Pour des animaux dont la perception du monde repose essentiellement sur le son, cette stimulation permanente constitue une source majeure de stress.

Les conséquences sont bien documentées : espérance de vie réduite, maladies chroniques, troubles du comportement, agressivité accrue, lésions dentaires causées par le mordillement des parois en béton et problèmes de santé liés à l'enfermement. Les scientifiques s'accordent aujourd'hui sur un constat simple : aucune installation artificielle ne peut répondre aux besoins physiques, psychiques et sociaux d'une orque. Pour ces géants des océans, la captivité n'est pas seulement une privation de liberté ; elle constitue une souffrance permanente.



Que se passe-t-il vraiment dans le « Orca Ocean » du Loro Parque ?
Scannez le code QR pour le voir.



Photo prise le 1er juin 2026 au Loro Parque. Les Orques sont contraintes d'exécuter des sauts et autres tours dans une piscine, entourées de musique, de bruit et d'applaudissements. Ce divertissement n'est, en réalité, que l'intégration forcée d'un animal sauvage dans un spectacle humain.

Zoo de Bâle : le cycle sans fin des échanges d'éléphants

Fin mars 2026, le zoo de Bâle a transféré les deux éléphantesses d'Afrique qu'il détenait encore, Maya et Rosy (deux femelles de 30 ans environ), respectivement vers le Wow Safari Peaugres et le zoo d'Amnéville, en France. Le « Zolli » annonce accueillir, dès le mois de mai 2026, un nouveau groupe d'éléphants. Présentée comme une mesure en faveur du bien-être animal, il s'agit en réalité d'un transfert calculé dont le but est de poursuivre un programme de reproduction en captivité cruel et voué à l'échec.



Les vies de Maya et Rosy ont été marquées par la séparation, le deuil, les décisions prises par les humains, l'enfermement et l'ennui. Elles ont désormais aussi perdu la compagnie qu'elles avaient partagé durant des décennies. Photos : FFW

ANNA ZANGGER

Avocate et directrice des
campagnes internationales

Rosy et Maya : une séparation programmée et stratégique

Capturées jeunes dans la nature au Botswana à la fin des années 1990, dans des circonstances violentes, Maya et Rosy sont arrivées ensemble au zoo de Bâle en 1999, et ont passé leur vie en captivité, marquée par des pertes successives au sein de leur groupe. En 2024, elles se sont retrouvées seules dans leur enclos, suite à l'euthanasie de Heri (49 ans). Le décès aurait créé des tensions entre Rosy et Maya, justifiant leur séparation et transfert dans des zoos distincts.

Aucune explication ne fut partagée sur la nature ou l'intensité des prétendus « conflits » entre ces deux éléphantesses, ou sur les raisons pour lesquelles le zoo n'a pas choisi de garder au moins un des animaux. La réalité relève de la pure stratégie : Rosy et Maya n'ont jamais donné naissance. Or, le Guide des meilleures pratiques pour les éléphants (Best Practice Guidelines for Elephants) de l'Association européenne des zoos et aquariums (EAZA) recommande de ne pas procéder à la reproduction de femelles de leur âge n'ayant aucune expérience de reproduction réussie. En d'autres termes : elles sont trop âgées pour être « utiles ».

Qui sont les nouveaux éléphants de Bâle?

Fin mai, le zoo de Bâle a déjà accueilli les remplaçantes de Rosy et Maya: trois nouveaux éléphants du zoo de Wuppertal en Allemagne. Il s'agit de l'éléphant Tika (née en 2007 à Wuppertal) et ses deux filles, Kimana (2020) et Mali (2022).



Alors qu'elles ont grandi et vécu ensemble la grande majorité de leur vie, le zoo de Bâle a décidé de séparer définitivement Maya et Rosy, afin de pouvoir recevoir un nouveau groupe d'éléphants dans un but de reproduction.



Elles ont été séparées de leur groupe, et surtout de la mère de Tika, Sabie, avec qui elles ont vécu toute leur vie.

Les trois éléphantesses sont décrites par le zoo comme faisant partie d'une « lignée matriarcale » et étant, respectivement, « dominante, espiègle et surmotivée ». Outre le caractère infantilisant et réducteur (et anthropomorphisant) de la description des animaux,

la terminologie employée par le zoo, notamment la référence à des « lignées matriarcales », reflète une compréhension approximative de la biologie des éléphants : en milieu naturel, les structures sociales reposent sur des liens familiaux étroits et stables, mais aussi et surtout sur la possibilité pour les individus de choisir leurs interactions sociales.

Le zoo de Wuppertal utilisait jusqu'à récemment la méthode dite du « contact direct » pour la gestion de ses éléphants : les soigneurs et les animaux évoluent alors dans le même espace physique, sans barrière de protection. La direction du zoo a annoncé vouloir abandonner progressivement cette pratique d'ici 2030. Plusieurs éléphantesses, dont Tika, ont toutefois été entraînées et maintenues selon cette méthode. Or, ce mode de gestion, considéré à la fois comme dangereux pour les soigneurs et source de stress pour les éléphants, repose fréquemment sur l'utilisation du « bullhook » (crochet à éléphant), un instrument destiné à imposer l'obéissance par la contrainte physique et la douleur, notamment au niveau de la tête, en cas de refus ou de désobéissance.

Quel est le but des transferts ?

L'objectif du Zoológico de Wuppertal est clair et affiché : la reproduction. L'histoire du zoo est pourtant marquée par une mortalité élevée et l'absence de succès reproductif depuis plus de 30 ans (la dernière naissance réussie date de 1992...). Pour justifier les transferts et ses projets, le zoo se réfère au programme d'élevage ex situ (EEP) de l'EAZA, dont Arne Lawrenz, directeur du zoo de Wuppertal, est d'ailleurs lui-même coordinateur. Le zoo de Bâle continuera donc son « troc d'éléphants » et ses tentatives de créer de nouveaux éléphanteaux, sans jamais assumer ses échecs passés, s'interroger des limites éthiques de la captivité en zoos, et des enjeux de bien-être et de dignité qui en découlent.

Le zoo de Bâle : particulièrement inadapté aux besoins des éléphants

Des travaux scientifiques récents¹ ont démontré que les éléphants ne sont

pas adaptés à la captivité en zoo. Même dans les établissements les mieux équipés, leurs besoins fondamentaux (espace, structures sociales stables, autonomie, stimulation) ne peuvent être satisfaits. Les enclos restent dérisoires au regard des territoires naturels, et ne permettent aux éléphants de parcourir que quelques mètres à la fois, sans objectif particulier. Les transferts répétés entre institutions, comme ceux décidés par le zoo de Bâle, sont identifiés comme des facteurs de stress et de dégradation du bien-être.

Le zoo de Bâle ne fait pas exception. « *L'enclos du zoo de Bâle est parfaitement inadapté à la détention d'animaux de la taille, de l'intelligence et de*

la complexité sociale des éléphants », explique le Dr. Keith Lindsay, biologiste de renommée internationale, spécialiste des éléphants. L'infrastructure mise à disposition demeure extrêmement limitée au regard des territoires naturels parcourus par les éléphants. Elle est largement minérale, pauvre en végétation et en stimulations environnementales, et ne permet ni déplacements significatifs, ni comportements exploratoires, ni véritable recherche alimentaire naturelle. Les éléphants y contrôlent très peu leurs interactions sociales, alors que pouvoir choisir avec qui interagir (ou au contraire éviter) constitue un besoin fondamental pour cette espèce aux capacités cognitives complexes.



Depuis plus de trente ans, Maya et Rosy vivent dans un environnement bétonné, ennuyeux et conçu pour contrôler leurs mouvements et leurs interactions.

¹Doyle, C. et al. (2024). Continuing challenges of elephant captivity: the captive environment, health issues, and welfare implications. PeerJ.



Malgré les millions investis dans l'enclos des éléphants de Bâle, il demeure totalement inadapté aux besoins élémentaires de ces animaux.

Pas de contribution réelle à la conservation *in situ*

En 2017, le zoo de Bâle a inauguré son nouvel enclos pour éléphants « Tembea », après plusieurs années de travaux. Le projet a coûté près de 28 millions de francs. Une telle somme aurait pourtant pu contribuer de manière considérable à la protection des éléphants dans leur habitat naturel : préservation des écosystèmes en Afrique, lutte contre le braconnage, soutien aux programmes de coexistence avec les populations locales ou encore développement d'un écotourisme durable générateur de revenus pour les communautés concernées. Pourtant, le zoo de Bâle affirme sur son site ne contribuer à la conservation *in situ* en Afrique, via l'organisation « Big Life Foundation », qu'à hauteur de 50'000 francs par an...

Les programmes *ex situ* (comme l'exhibition d'éléphants dans des zoos) ne répondent pas aux principales menaces pesant sur l'espèce dans son aire de répartition naturelle, telles que la perte d'habitat, les conflits homme-éléphant ou le braconnage. Les moyens financiers déployés par les zoos seraient bien plus utiles investis *in situ* (c'est-à-dire directement dans les milieux naturels des éléphants) plutôt que dans la construction d'infrastructures de captivité qui, malgré leur modernisation, demeurent incapables de répondre pleinement aux besoins biologiques, cognitifs et sociaux de l'espèce.

Stop à la détention d'éléphants dans les zoos

Pour la Fondation Franz Weber, la détention d'éléphants dans les zoos

doit progressivement prendre fin. Une première étape essentielle consisterait à mettre un terme aux transferts et échanges d'éléphants liés aux programmes de reproduction, dont l'objectif principal n'est que le maintien artificiel des collections animales des institutions zoologiques.

Selon Vera Weber, présidente de la FFW, « *Le zoo de Bâle ne devrait pas être une "chaîne de production" qui continue d'envoyer et de recevoir des éléphants sans fin en vue. Il est temps de reconnaître que la détention d'éléphants dans les zoos est un modèle dépassé, qui ne répond ni aux exigences du bien-être animal ni aux enjeux de conservation.* »

Un transfert pour le zoo, pas pour les éléphantentes

Fin mars 2026, Maya et Rosy, deux éléphantentes d’Afrique, ayant partagé presque toute leur vie ensemble, ont été transférées du zoo de Bâle vers deux établissements distincts en France. Présentée par le “Zolli” comme une réponse à la détérioration de leurs relations après la mort de la femelle Heri, cette décision soulève de sérieuses questions. Une équipe de la FFW s’est rendue à Peaugres et à Amnéville afin d’évaluer les conditions d’accueil et la dynamique sociale des éléphantentes.



Rosy et sa nouvelle compagne d'infortune, Inga, confinées dans leurs enclos intérieurs respectifs. Ces installations minuscules sont bruyantes, restreintes et dépourvues de toute stimulation. Photos : FFW



Après avoir été séparée de Rosy après plus de 30 ans ensemble, Maya montre des signes visibles de stress. Elle recherche, en vain, la compagnie des autres éléphant, Kenya et Ettie.



LEÏLA EZZAT

Ecologue aquatique
et rédactrice freelance

Soucieuse du sort des éléphant, Rosy et Maya après leur transfert depuis Bâle, la FFW a dépêché en mai 2026 une équipe conduite par le Dr Keith Lindsay, biologiste de renommée internationale et spécialiste des éléphant, afin d'évaluer leurs nouvelles conditions de vie en France.

Si le transfert de Maya offre une amélioration relative par rapport à Bâle, celui de Rosy apparaît beaucoup plus préoccupant. Dans les deux cas,

une question demeure : cette décision a-t-elle été prise pour le "bien-être" des éléphant, ou pour les besoins du zoo avant tout ?

Transfert à Peaugres : une amélioration relative pour Maya

Le transfert de Maya, la plus « réservée, mais aussi la plus sereine » des deux selon le Zolli, a eu lieu le 24 mars 2026 en direction du Wow Safari Peaugres. Elle y a rejoint deux éléphant d'Afrique : Kenya (env. 38 ans, originaire du Zimbabwe, arrivée en 2009 après avoir été exploitée pendant des années par l'industrie du cirque), et Ettie (58 ans, originaire du parc national Kruger, arrivée en 1992).

Notre équipe - composée du Dr. Keith Lindsay, a relevé plusieurs points encourageants: un espace plus grand permettant des comportements plus naturels, dont une zone humide où les éléphant peuvent s'immerger et brouter de la végétation fraîche. Toutefois, malgré la superficie du

parc (80 hectares), l'espace dédié reste limité. L'enclos, majoritairement composé de terre battue, ne comporte aucune zone ombragée - une contrainte en période de fortes chaleurs, d'autant que les éléphant semblent obligées de demeurer à l'extérieur pendant la journée.

L'état physique des éléphant est contrasté. Ettie, la plus âgée, est maigre et présente des signes marqués de vieillesse. Kenya, à l'inverse, semble en surpoids et démontre un comportement stéréotypé (head bobbing) devant la porte de l'étable, signe de stress, et frustration de ne pouvoir entrer, se nourrir ou interagir librement. Maya, récemment transférée présente des sécrétions, comme les deux autres éléphant, au niveau des glandes temporales - indicatives d'un stress. Leur dynamique sociale, enfin, apparaît fragile. Ettie s'isole et évite le contact avec les deux autres éléphant. Quant à Maya, elle tente de se rapprocher de Kenya sans

réponse positive apparente. « *Elles ne semblent pas entretenir de relation très amicale. Elles tendent plutôt à s'éviter et maintiennent une distance presque identique entre les trois.* » relève Dr. Keith Lindsay. Or, chez les éléphants, et particulièrement chez les femelles, la dynamique sociale reste essentielle au bien-être de l'animal.

Transfert vers Amnéville : un recul alarmant pour Rosy

Rosy a été transférée au Zoo d'Amnéville le 26 mars, au nord de Metz. Les infrastructures dédiées aux éléphants y sont particulièrement décevantes : un espace extérieur (environ 2 000 m²) réduit par des îlots arborés offrant peu d'ombre, un sol dénué de végétation fraîche, un enrichissement minimal, un bassin très étroit, et un enclos intérieur vétuste, comparable à celui du Zoo de Bâle. L'établissement, contigu

à un complexe hôtelier et à un casino, est davantage orienté vers l'expérience des visiteurs que vers la création d'un espace adapté à la conservation et aux besoins des animaux.

Contrairement à Maya, Rosy ne cohabite qu'avec une seule éléphante, Inga, depuis le décès « soudain » de l'éléphant mâle Niko en décembre 2025. Inga est issue d'un cirque au Portugal et est arrivée à Amnéville en 2018. Âgée d'une quarantaine d'années, elle présente un état physique particulièrement préoccupant, conséquence probable de mauvais traitements subis par le passé; ruptures cartilagineuses aux deux oreilles, cicatrices sur le flanc gauche, maigreur marquée, difficultés à se déplacer, comportement stéréotypé. « *Elle s'est approchée de l'enclos intérieur au moins une heure avant l'heure d'ouverture de celui-ci... et ho-*

chait la tête de haut en bas, en anticipation du stress », rapporte le Dr Lindsay.

À ses côtés, Rosy présente un physique plus avantageux - avec un certain surpoids. Elle s'adapte progressivement à son nouvel environnement et tente d'interagir avec Inga dans l'enclos extérieur, sans réel retour positif. À 16 h, les éléphantesses étaient invitées à l'intérieur pour une séance « d'enrichissement » davantage destinée aux visiteurs qu'à améliorer leur bien-être. Chacune manipulait une balle d'enrichissement alimentaire pour obtenir des "friandises", dans leur enclos respectif. Un moment particulièrement frustrant pour Rosy. Pour le Dr. Lindsay : « *L'enclos intérieur n'a pas de valeur en termes de bien-être des éléphants, et n'offre certainement pas ce qu'on pourrait considérer comme un enrichissement de l'environnement.* »



Rosy a non seulement été séparée de Maya, sa compagne depuis plus de trente ans, mais se retrouve désormais dans un nouvel enclos avec Inga, qui ne répond pas à ses tentatives de communication.



A l'instar du Dr. Keith Lindsay, les experts estiment que les aménagements extérieurs du zoo d'Amnéville sont au moins aussi pauvres que ceux de Bâle, et ne représentent aucune amélioration des conditions de vie de Rosy.

Observations croisées

Dans les deux infrastructures, un étudiant en éthologie était présent afin de suivre les dynamiques comportementales des éléphants. Selon les informations recueillies, l'arrivée de Rosy a provoqué une réponse agressive d'Inga, pourtant décrite comme une éléphante soumise. A Peaugres, l'équipe a été informée qu'Ette, l'éléphante la plus âgée, restait à l'écart depuis l'arrivée de Maya. Dans les deux cas, le personnel souligne que l'acclimatation des deux éléphantes se déroule progressivement, notamment par un accès graduel aux espaces partagés.

La gestion logistique avant le bien-être des éléphants

Les deux zoos présentent des situations très contrastées. Le Wow Safari Peaugres propose une amélioration relative par rapport au zoo de Bâle, tout

en restant insuffisant au regard des besoins sociaux, spatiaux et comportementaux des éléphants. Amnéville, en revanche, n'offre aucune amélioration pour Rosy, ni en termes d'infrastructures, ni en termes de liens sociaux - bien au contraire, Rosy a désormais tout perdu, même le lien avec celle qui a partagé sa vie depuis sa capture, tout bébé.

Selon un communiqué du Zoo de Bâle, datant du 15 avril 2026, « *Maya et Rosy se sont bien acclimatées dans leurs zoos respectifs* ». Les observations de notre équipe démontrent pourtant le contraire. Transférés d'un zoo à un autre, telles des pièces interchangeables, ces géants sociaux se retrouvent dans des groupes "anti-sociaux", où l'évitement mutuel devient la norme et où les animaux perdent les seuls liens stables qu'il leur restait. Leur solitude est absolue.

Ce constat interroge la pertinence de séparer Maya et Rosy après tant d'années de vie commune, et révèle les priorités du Zoo de Bâle, qui vient d'accueillir trois nouvelles femelles, elles, capables de se reproduire. L'établissement bâlois affirme ainsi sa volonté de participer activement au programme d'élevage européen (EEP) de l'EAZA. Pourtant, le Zolli n'a enregistré aucune naissance réussie d'éléphant depuis 1992, soit trois décennies sans contribution à une soi-disant "population de réserve". Dans ce contexte, le transfert de Maya et Rosy apparaît moins comme une décision motivée par le bien-être des éléphants, que par une logique d'attractivité et de divertissement publique. Selon le Dr. Lindsay, « *L'approche du zoo de Bâle est d'obliger les éléphants à s'adapter au zoo, et non d'adapter les conditions offertes par le zoo aux éléphants* ».



Informations partagées dans les deux zoos

Les informations partagées dans les deux zoos à destination des visiteurs sont scientifiquement lacunaires, limitées et infantilisantes. Ces panneaux informatifs biaisent la perception des adultes comme des enfants, déconnectant le public de la réalité vécue par les animaux en pleine nature.

Exemple à Amnéville : Henk, l'un des deux ours polaires du zoo, présente un comportement "répétitif" désigné par l'établissement sous le terme de "pacing". Selon le panneau informatif, les allers-retours de l'animal autour du bassin ne traduiraient pas un mal-être mais le fait "qu'il lui manque un petit quelque chose pour pleinement exprimer tous ses comportements". A ce jour, le zoo n'a pas encore trouvé de solutions pour remédier au comportement de Henk, un trouble apparemment déjà présent lors de son arrivée. Scientifiquement, il s'agit pourtant d'un comportement stéréotypé bien connu en captivité, indicatif d'un stress, de l'ennui et de la frustration. Le but est clair: divertir plus qu'éduquer ou sensibiliser - des objectifs pourtant revendiqués par la plupart des parcs animaliers. De même, très peu d'informations sont partagées et actualisées sur les actions entreprises par les zoos pour contribuer aux programmes de conservation - constat étonnant pour des structures se présentant comme acteurs majeurs de la conservation.



Immersion au sanctuaire des éléphants du Brésil

Cela fait des années que la Fondation Franz Weber (FFW) collabore avec le Sanctuaire pour éléphants du Brésil (SEB) dans le cadre de sa campagne « ELE », qui vise à libérer les éléphants captifs en Amérique du Sud — notamment en Argentine — pour les transférer vers des sanctuaires adaptés à leurs besoins. En mars 2026, j’ai eu le privilège de visiter ce lieu unique, de rencontrer son équipe et les pensionnaires qui y vivent désormais dans des conditions dignes, après des décennies passées dans des zoos ou des cirques.



ANNA ZANGGER

Avocate et directrice des campagnes internationales

Au cœur du Sanctuaire pour éléphants du Brésil

Le Sanctuaire pour éléphants du Brésil (SEB), niché dans l'État du Mato Grosso au centre du Brésil, s'étend sur plus de 1'000 hectares. Ici, les éléphants évoluent dans une vaste étendue de forêts et de paysages naturels, ponctuée de rivières et de points d'eau. Rien à voir avec les enclos restreints et artificialisés des zoos.

Pourtant, le sanctuaire n'offre pas une liberté totale : de solides barrières délimitent les zones de vie, et des infrastructures permettent d'assurer les soins nécessaires. C'est un lieu à

mi-chemin entre captivité et liberté. Les éléphants y vivent une vie plus digne, à défaut d'une vie sauvage.

Des éléphants abîmés à jamais par la captivité

Le sanctuaire abrite actuellement cinq éléphantines d'Asie : Maia, Rana, Bambi, Mara et Guillermina. Elles ont passé leur vie entière dans des cirques ou des institutions zoologiques. Certaines ont plus de 60 ans.

Leurs corps racontent leur histoire : troubles des pattes, dégradation des ongles, signes de vieillissement accéléré. Mais les blessures ne sont pas uniquement physiques. Les soigneurs observent encore des stéréotypies. Des comportements répétitifs typiques des animaux captifs qui réapparaissent notamment dans des moments de

« stress », comme lorsqu'elles attendent quelques minutes avant d'être nourries et soignées. Le plus frappant, lorsque l'on visite le sanctuaire, c'est justement cette réalité : ces éléphants sont des vétérans de la captivité. Ce sont des animaux âgés, fragilisés, qui portent dans leur corps et leur esprit les traces d'une vie entière d'exploitation.

Face à cela, l'approche du sanctuaire est à la fois rigoureuse et profondément empathique. Chaque éléphant bénéficie d'un suivi individualisé, combinant soins vétérinaires, traitements complémentaires, médecine douce et méthodes basées sur le renforcement positif. Les interactions se font en « contact protégé », garantissant la sécurité des humains comme des animaux.

Une logistique impressionnante au service du bien-être

L'organisation du sanctuaire est très structurée. Chacun connaît parfaitement sa tâche, et surtout le tempérament et les particularités de l'éléphant dont il/elle va s'occuper. Deux fois par jour, les équipes préparent des rations alimentaires adaptées, administrent les médicaments et prodiguent des soins spécifiques, comme les bains de pieds de Rana ou les soins aux yeux de Bambi, pratiquement aveugle.

Le sanctuaire fonctionne avec une petite équipe très engagée, dotée d'une connaissance fine de chaque individu. Cette attention portée aux animaux se reflète aussi dans la gestion du personnel, marquée par une approche respectueuse et attentive.

Repenser notre rapport aux éléphants

Ce que montre le SEB, au-delà de ses réussites et de ses limites, c'est l'ampleur des dégâts causés par la captivité. Même dans des conditions nettement améliorées, les éléphants restent marqués à vie, et gravement affaiblis tant psychologiquement que physiquement.

Le sanctuaire n'est pas une solution miracle. Il est, au mieux, un lieu de réparation.

Mais dans un monde où des éléphants continuent d'être exploités pour le divertissement ou exhibés dans des espaces inadaptés, ces lieux représentent une étape essentielle : celle d'une prise de conscience et d'un changement de paradigme.



Les lieux de vie des éléphants sont délimités par de solides barrières. La vie au sanctuaire est à mi-chemin entre la captivité et la liberté.

La Fondation Franz Weber et la campagne « ELE »

Depuis plus de dix ans, la Fondation Franz Weber (FFW) s'engage activement à mettre fin à la captivité des éléphants en Amérique du Sud, et dans le monde entier, à travers sa campagne « ELE ». Son objectif est clair : permettre le transfert d'éléphants détenus dans des zoos ou des cirques vers des sanctuaires adaptés à leurs besoins.

Ce travail repose sur une approche à la fois diplomatique, politique et opérationnelle. La FFW dialogue directement avec les directions de zoos et les autorités compétentes, afin de parvenir à des solutions concrètes et acceptables pour toutes les parties. Elle accompagne également les démarches administratives complexes liées aux transferts internationaux, et soutient les processus décisionnels permettant d'aboutir à la relocalisation des animaux. Grâce à ce travail, plusieurs des pensionnaires actuelles du SEB ont pu connaître une nouvelle vie, plus digne et respectueuse de leurs besoins d'éléphants.



Pupy et Kenya

En 2025, deux éléphantines africaines, Pupy et Kenya, ont été transférées de zoos argentins vers le sanctuaire dans l'espoir de leur offrir enfin des conditions de vie plus adaptées, après des décennies de captivité. Toutes deux sont malheureusement décédées cinq à six mois après leur arrivée. Les causes exactes de ces décès ne sont pas encore entièrement élucidées, notamment en raison du temps que prennent les analyses post-mortem spécifiques. Une chose apparaît clairement : ces animaux sont d'une extrême fragilité, profondément marqués, physiquement et psychologiquement, par une vie passée en captivité. Pour plus d'informations, lire l'édition précédente du JFW.



San Acan : un espoir pour les tortues terrestres

Les tortues étaient déjà présentes sur la Terre des millions d'années avant l'apparition de l'homme. Elles ont survécu au passage du temps, aux changements climatiques et à tous les bouleversements qui ont affecté notre planète. Aujourd'hui, pourtant, elles sont menacées de disparition en raison des activités humaines. Le centre de sauvetage des tortues, San Acan, de la Fondation Franz Weber (FFW) offre un espoir aux tortues terrestres en Argentine.



TOMAS SCIOLLA
 Directeur
 du Sanctuaire Equidad

Des animaux très anciens, des symboles universels

Peu d'espèces animales inspirent un tel sentiment de permanence. Les tortues terrestres parcourent la Terre depuis près de 230 millions d'années, à une époque où les continents, les écosystèmes et les formes de vie différaient profondément de ceux que nous connaissons aujourd'hui.

C'est peut-être pour cela que les tortues ont toujours occupé une place à part dans les cultures du monde entier. Elles sont un symbole de longévité, de patience, de stabilité, de protection et d'équilibre. Dans de nombreuses traditions, leur carapace est l'image de la sécurité, leur lenteur, celle de la sagesse des cycles longs, et leur force de résistance, la marque d'une solidité tranquille. Elles font partie des histoires, des légendes et de la mémoire collective de l'humanité.

Dans leur habitat, les tortues terrestres jouent également un rôle écologique essentiel. Par leurs déplacements, leur alimentation et leur interaction constante avec le sol, elles participent à la dispersion des graines, à l'aération et au mélange des terres, ainsi qu'à la régénération de la végétation. Leur disparition ne représenterait pas seulement la perte d'une espèce emblématique : elle fragiliserait tout un équilibre écologique façonné au fil de millions d'années.



La tortue de Chaco (*Chelonoidis chilensis*) n'est pas seulement la tortue terrestre la plus australe du monde, mais est également la plus proche parente des fameuses tortues géantes des Galapagos. La protéger, c'est préserver des millions d'années d'évolution et l'équilibre des écosystèmes qu'elle contribue à maintenir. Fotos: FFW



Une tortue femelle, recueillie grièvement blessée, prise en charge par nos vétérinaires. Elle se remet aujourd'hui de ses blessures.

Une tortue de l'extrême sud

En Amérique du Sud vit une espèce singulière : la tortue du Chaco, également appelée tortue d'Argentine (*Chelonoidis chilensis*). Elle détient un record remarquable : celui d'être la tortue terrestre vivant sous les latitudes les plus australes de la planète.

Les recherches scientifiques menées sur son origine ont révélé qu'elle est aujourd'hui la plus proche parente des célèbres tortues géantes des îles Galapagos. Contrairement à ces dernières, la tortue du Chaco évolue dans les paysages arides et ouverts du Gran Chaco et des régions voisines. Son existence

est intimement liée au sol, à la végétation, au climat et aux cycles naturels qui rythment ces territoires.

La tortue terrestre argentine figure depuis 1975 à l'Annexe II de la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES). Si ce traité contrôle le commerce international, il ne suffit pas à empêcher les captures illégales à l'intérieur des pays concernés. Depuis 1966, l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) estime que cette espèce est « en danger » d'extinction. Avec la disparition de son habitat et la pratique du commerce illégal, il est probable qu'elle figurera parmi les espèces « en danger critique » à partir de 2026.

Le sauvetage ne suffit pas

La tortue d'Argentine fait partie des espèces les plus touchées par le commerce illégal des animaux de compagnie. Des milliers d'animaux sont arrachés à leur environnement naturel et transportés dans des conditions extrêmement précaires : entassées, privées d'eau, de nourriture appropriée ou de soins médicaux. Beaucoup meurent avant d'avoir atteint leur destination. D'autres survivent des années dans des cours, des caisses, sur des terrasses ou dans des jardins urbains, loin des sols, des conditions climatiques et des bienfaits de leur habitat naturel.

Ces dernières années, la prise de conscience croissante de cette problématique, ainsi que le renforcement des contrôles menés par les autorités, ont entraîné une augmentation du nombre de saisies. Mais une fois les animaux confisqués, que deviennent-ils ?

Sauver un animal ne suffit pas sans lieu d'accueil approprié. En Argentine, les tortues saisies se heurtent souvent



Les braconniers ne font aucune distinction entre adultes et juvéniles. Les tortues ont une longue espérance de vie mais un faible taux de reproduction : chaque individu prélevé dans la nature représente une perte considérable pour la population sauvage.

Photo : Prensa Gobierno de Mendoza

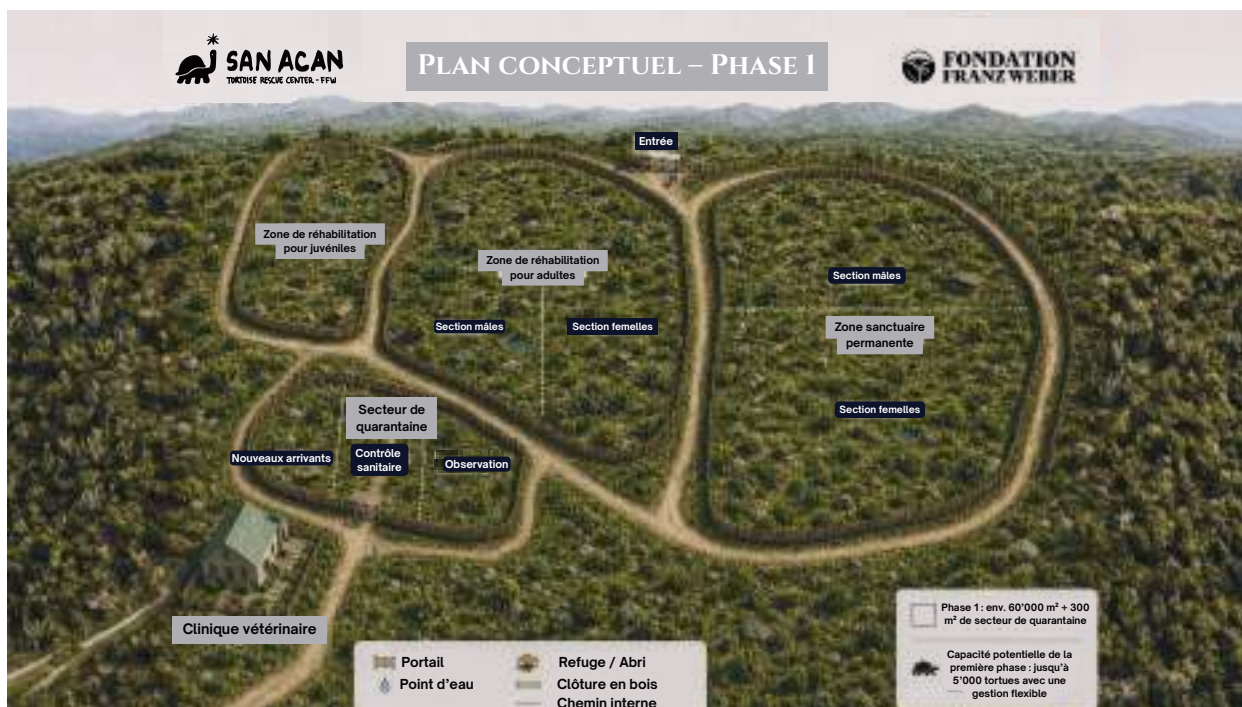


Tortues saisies du commerce illégal. Jusqu'ici sans possibilité de retour à la nature. Photo : CPR

à une seconde tragédie : le manque de centres spécialisés disposant des infrastructures et des capacités nécessaires pour les accueillir, leur prodiguer des soins vétérinaires adaptés et, lorsque cela est possible, les réintroduire dans leur milieu naturel. Faute de structures adéquates, beaucoup demeurent durablement en

captivité, sans véritable perspective de retour à la vie sauvage.

C'est précisément là que la Fondation Franz Weber a choisi d'intervenir, en transformant ce manque de structures adaptées en une véritable opportunité de protection et de réhabilitation pour ces animaux remarquables.



San Acan : une réponse concrète

Une possibilité unique en son genre s'offre à la Fondation Franz Weber au Sanctuaire Equidad : un terrain situé à l'intérieur de l'aire historique d'expansion de l'espèce, une équipe expérimentée en matière de protection des animaux et de la nature, de soins vétérinaires et de gestion de la faune sauvage, et la conviction que la protection des individus ne peut être dissociée de celle de leur habitat.

C'est ainsi qu'est né San Acan, le premier centre argentin spécialisé dans la protection des tortues terrestres indigènes. Né de trois années de préparation et de planification technique, le projet est aujourd'hui entré dans sa première phase de construction. Celle-ci prévoit près de 60'000 mètres carrés d'espaces naturels dédiés à la réhabilitation, ainsi que des installations spécialisées pour la quarantaine et les soins vétérinaires. À terme, le centre pourra accueillir jusqu'à 5'000 tortues, selon une approche fondée sur l'évaluation clinique, la réhabilitation et la recherche de la meilleure solution pour chaque animal.

Tout est pensé en fonction des besoins propres à chaque animal. Dès leur arrivée, les tortues sont prises en charge dans une zone d'accueil et de quarantaine, où l'équipe vétérinaire évalue leur état de santé, leurs blessures et leurs perspectives de rétablissement. Les animaux pouvant être réhabilités sont ensuite installés dans de vastes espaces naturels reproduisant au plus près leur habitat d'origine, avec des sols, une végétation, des conditions climatiques et des cycles naturels similaires. Cet aspect est essentiel : San Acan n'a pas vocation à maintenir les tortues dans un environnement artificiel, mais à leur permettre de retrouver leurs comportements naturels, de se renforcer et de réapprendre progressivement à vivre dans la nature.

Les tortues prêtes au retour sont relâchées, tout en demeurant sous observation. En revanche, les animaux incapables de regagner la nature en raison d'une longue captivité, de problèmes de santé ou de la perte de leurs capacités de survie trouvent à San Acan un refuge durable. Un endroit généreux, proche de la nature et conçu pour leur offrir une existence digne.

San Acan – Le guide de l'eau

Le nom « San Acan » a été choisi avec Pablo Reyna, une personnalité importante de la communauté camiare, qui vivait autrefois dans les montagnes de Córdoba. Sa contribution a permis de créer des liens entre le projet et la mémoire culturelle de la région. San Acan signifie « protecteur du fleuve » ou « guide de l'eau ». Une image associant la protection, la nature et l'identité locale.



Un projet ambitieux et une responsabilité longtemps refoulée

San Acan est un projet ambitieux, mais profondément nécessaire. Pendant des décennies, les tortues du Chaco ont été arrachées à la nature pour alimenter le commerce des animaux de compagnie. Or, chez une espèce à la longévité exceptionnelle et au rythme de reproduction lent, chaque individu perdu fragilise davantage des populations déjà menacées.

Avec San Acan, la Fondation Franz Weber veut offrir à des milliers de tortues une véritable chance de réhabilitation et de protection, afin qu'une saisie ne marque plus la fin de leur histoire, mais le début d'un retour possible à la vie naturelle.

Présentes sur Terre bien avant l'être humain, les tortues ont traversé les âges et accompagné l'histoire du vivant. Aujourd'hui, il nous appartient de les protéger et de leur permettre de poursuivre leur chemin, lentement mais sûrement.

Les terrains de la FFW, où s'inscrit le projet San Acan. Cet écosystème fait partie du Gran Chaco, habitat naturel de ces tortues.



Photo récente de l'avancement des travaux du centre de sauvetage des tortues. Le projet a été conçu pour s'intégrer au paysage, sans altérer le milieu naturel.





L'histoire de Fanny se poursuit au Sanctuaire Equidad, où elle peut enfin vivre une vie digne, sûre et libre de toute souffrance. Photos : FFW

Fanny : la chance d'une vieillesse paisible

TOMAS SCIOLLA
Directeur
du Sanctuaire Equidad

Pendant longtemps, Fanny a lutté jour après jour afin de se maintenir en vie. Cette jument abandonnée, affaiblie et âgée, errait en quête de nourriture, s'alimentant souvent dans les décharges. Son sauvetage n'a été ni rapide ni facile. Lorsqu'enfin elle est arrivée au sanctuaire Equidad de la Fondation Franz Weber (FFW) en Argentine, sa prise en charge a marqué le début d'un lent processus de guérison, fondé sur la patience, les soins vétérinaires et le rétablissement progressif de la confiance.



Grâce au soutien de nos donateurs, Fanny a pu bénéficier de l'attention vétérinaire, de l'alimentation et des soins nécessaires à son rétablissement.

Une jument qui a appris à survivre

Fanny est une jument âgée. Avant son arrivée à Equidad, elle connaissait des conditions de vie très précaires dans une localité des environs. Sa situation nous inquiétait déjà depuis un certain temps : faible et maigre, elle se nourrissait essentiellement de déchets, bénéficiant de l'aide occasionnelle d'un voisin.

Son sauvetage n'a pas été simple. Fanny disparaissait parfois durant des semaines, voire des mois, rendant impossible toute intervention dans des conditions sûres. Comme c'est souvent le cas avec les animaux abandonnés, l'urgence était évidente, mais il a fallu attendre le bon moment et faire preuve de patience, de prudence et de coordination.

Quand nous avons enfin pu la transférer, son état exigeait une prise en charge immédiate. La mettre en sécurité n'avait été que la première étape. Il fallait ensuite la stabiliser, la faire examiner par un vétérinaire et lui apporter les soins adaptés à une jument âgée, au corps marqué par des années de privations.

Fortifier le corps, regagner la confiance

Au sanctuaire Equidad, Fanny a entamé un processus de rétablissement, lent mais efficace. Prise en charge médicalement, elle a reçu une alimentation adaptée ainsi que les soins quotidiens nécessaires pour retrouver progressivement ses forces et son équilibre.

La santé dentaire de Fanny revêt une importance particulière. Comme beaucoup de chevaux âgés, elle nécessite des contrôles et des soins réguliers afin de pouvoir s'alimenter correctement, maintenir un poids adéquat et vivre sans souffrance.

Avec le temps, les progrès de Fanny sont devenus visibles. Elle a retrouvé de l'appétit, des forces et de l'énergie. Aujourd'hui, son poids est idéal pour son âge - un résultat qui semblait presque inaccessible lors de son arrivée à Equidad. Elle a également commencé à créer des liens avec les autres chevaux, signe que son rétablissement dépasse le seul aspect physique. Peu à peu, Fanny retrouve des repères, des habitudes de vie et la sécurité d'un environnement apaisant.

Une nouvelle phase de vie pour Fanny

L'histoire de Fanny n'est pas celle d'une guérison rapide ou spectaculaire. C'est l'histoire tranquille d'une jument âgée, qui avait besoin de temps, de soins constants et d'un foyer, d'un endroit où elle n'ait plus à lutter seule pour sa survie.

Son cas nous rappelle un point essentiel : le sauvetage ne s'achève pas avec le transfert. Le vrai travail commence après, avec l'alimentation quotidienne, les contrôles médicaux, les traitements parfois à vie et l'observation patiente des petits changements qui, pour un animal comme Fanny, sont d'une importance capitale.

Aujourd'hui, Fanny n'est plus seule. Elle a de la nourriture en quantité suffisante, un suivi vétérinaire et des congénères à proximité. Après tant d'années de dénuement, son existence a enfin cessé de dépendre du hasard.

Au sanctuaire Equidad, Fanny a trouvé une chose simple, mais essentielle : la possibilité de vieillir dans la sollicitude, la dignité et la paix.



Actions de sauvetage à Bonrook

Plusieurs chevaux récemment sauvés vivent à l'heure actuelle dans les paddocks du sanctuaire de chevaux sauvages Bonrook, en Australie, aux côtés de quelque 800 Brumbies du bush. Leur histoire illustre avec force les dangers auxquels les chevaux sauvages sont exposés dans des régions reculées d'Australie et l'importance d'une action rapide et responsable.





VIKTORIA KIRCHHOFF

Représente de la FFW en
Australie & Chargée de projet pour
les sanctuaires de chevaux

La menace des chiens pour les poulains

Dans l'édition n°154 du JFW, nous racontions le sauvetage du poulain Maluka, victime d'une attaque de chiens sauvages dans une communauté autochtone isolée. Aujourd'hui, Maluka se porte à merveille à Bonrook. Il s'est complètement remis de son traumatisme et a trouvé en Dizzy, un hongre débonnaire, un « oncle » qu'il ne quitte plus d'une semelle. Nous avons tout de suite compris que son histoire n'était pas un cas isolé et les semaines qui ont suivi ont confirmé nos craintes.

Fin octobre, nous avons reçu de nouveaux appels à l'aide de cette communauté, située à 230 kilomètres environ au sud de Bonrook. Une fois encore, des chevaux sauvages s'étaient sentis attirés par la verdure entourant les habitations et le terrain de football. Les chiens continuaient d'y représenter une menace majeure, en particulier pour les poulains, qu'ils attaquaient par instinct de chasse, plutôt que par nécessité alimentaire. Pour les poulains nouveau-nés, ces agressions sont souvent mortelles.

Une jument et un poulain mis en sécurité in extremis

À la fin du mois d'octobre, la directrice du bureau communal de la com-

munauté autochtone nous a informés qu'elle était parvenue à mettre à l'abri une jument et son poulain nouveau-né. Le poulain avait lui aussi été attaqué par des chiens, heureusement moins gravement que Maluka. Des habitants de la communauté nous ont par ailleurs confié que cette jument avait déjà perdu deux petits lors d'attaques similaires. Bouleversés, nous avons décidé d'intervenir sans attendre pour les mettre définitivement en sécurité.

L'action de sauvetage

Le directeur de Bonrook Station, Sam Forwood, a immédiatement mis sur pied une action de sauvetage. Pour l'aider, il a fait appel à Tim, de Pine Creek, un collaborateur de longue date possédant une grande expérience du transport d'animaux vivant en liberté. Dès le lendemain matin, les deux hommes ont pris la route en van pour se rendre dans cette communauté.

La vieille remorque robuste conçue pour deux chevaux, sans cloison de séparation ni toit, avait déjà largement fait ses preuves avec les Brumbies : moins étouffante, elle permet aussi aux chevaux de garder une vue sur le ciel, ce qui les apaise considérablement.

Sam et Tim ont d'abord aménagé une zone de chargement à l'aide de panneaux grillagés et de barrières mobiles que Sam avait apportés au préalable dans la communauté, avant de positionner le van. Attirée par des pommes, dont elle raffole, la jument s'est montrée calme et a pu être conduite sans difficulté, avec son poulain, jusqu'à proximité du véhicule. Il a fallu beaucoup de patience, de douceur et une insistance mesurée pour finalement vaincre ses réticences. Habités depuis longtemps à la présence humaine autour de la communauté aborigène, ces chevaux n'acceptent cependant aucun contact physique.



Jeannie, l'une des juments sauvées, et sa fille Elsey se sont parfaitement acclimatées à leur nouvelle vie à Bonrook. En toute sécurité et sans être dérangées, elles broutent paisiblement dans leur pâturage. Elles sont les premières juments à rejoindre les chevaux de la station de Bonrook depuis dix ans.

Photos : Viktoria Kirchhoff

Voyage paisible et arrivée en sécurité à Bonrook

Le trajet de retour vers Bonrook s'est déroulé lentement et sans agitation, tout comme le déchargement à l'arrivée. Dans un premier temps, nous avons installé la jument et son poulain dans une vaste pâture séparée, disposant d'eau, d'ombre et de nourriture, à l'écart des autres chevaux de la station (tous des hongres, à l'exception de Dandy, le vieux Brumby étalon). Sam a soigné les morsures du poulain qui, à notre immense soulagement, s'est remis de manière remarquablement rapide au cours de la semaine suivante.

Nous avons baptisé la jument Jeannie, et son poulain Elsey. Jeannie est méfiante à l'égard des humains et extrêmement protectrice à l'égard de son petit. Elsey, en revanche, paraît étonnamment confiant, affectueux et paisible, malgré les traumatismes qu'il a subis. Peut-être pressent-il, d'une certaine manière, que ce sont des humains qui lui ont sauvé la vie.

C'est la première fois depuis 2016 que Bonrook abrite à nouveau des juments. Au cours des dix dernières années, sans qu'on comprenne pourquoi, les chevaux sauvés et accueillis à la station étaient tous des mâles.

Depuis janvier, Jeannie et Elsey ont rejoint les autres chevaux de la station. Voir les deux poulains, Maluka et Elsey, jouer et galoper ensemble est un spectacle merveilleux. Jeannie et Elsey se sont rapidement habitués au troupeau comme à la vie dans les paddocks, et le bush ne semble plus les attirer. À Bonrook, ils peuvent désormais vivre en paix et en sécurité, et Jeannie ne perdra plus jamais un poulain dans une attaque de chiens. Pas tant qu'elle sera sous notre protection.



Le poulain Elsey, en sécurité sur la prairie de Bonrook.



Jeannie et Elsey demeurent dans les pâturages protégés autour du domaine. Plutôt que de partir dans le bush, la mère et sa fille apprécient la sécurité et les repas réguliers que leur procure leur nouveau foyer.

Et encore un sauvetage...

La situation demeurait toutefois préoccupante : pendant la saison sèche, les chevaux continuaient à se rendre dans la communauté autochtone à la recherche de nourriture et de verdure. Afin de les attirer vers des zones plus sûres, Sam apportait régulièrement du foin.

Lors de ma dernière visite à Bonrook, à la fin novembre 2025, une autre opération de sauvetage nous attendait : deux juments, dont une qui était pleine. L'autre, plus jeune, était sans doute sa fille. Pour prévenir d'autres attaques de chiens sauvages, nous voulions absolument les mettre en sécurité avant la naissance du poulain.

Avec Sam et Tim, j'ai parcouru les quelque deux heures et demie de route qui nous séparaient de la communauté

aborigène où se trouvaient les deux juments. Elles avaient été placées dans un jardin clôturé, à l'ombre, avec de l'eau à disposition. Une fois sur place, Sam et Tim ont de nouveau installé, à l'aide de panneaux grillagés, une zone de chargement provisoire en forme d'entonnoir menant, par un passage étroit, jusqu'à la rampe de la remorque.

Un chargement éprouvant, avec une issue heureuse

Lorsque tout a été prêt, nous avons ouvert la barrière et les deux juments sont entrées calmement dans le couloir de chargement. Mais elles ont ensuite refusé obstinément de monter dans la remorque. Il a fallu énormément de patience, de calme et de temps. Cette phase a été particulièrement éprouvante pour moi, car je craignais sans cesse que les juments ne se blessent dans un mouvement de

panique. J'étais presque sur le point de perdre espoir lorsque celle qui se trouvait devant a finalement bondi sur la rampe. La seconde l'a suivie peu après. Quel soulagement ! Une fois dans le van, elles se sont rapidement apaisées et nous avons pu reprendre la route vers Bonrook.

À l'arrivée à Bonrook, nouvelle surprise : les juments refusaient cette fois de descendre de la remorque. Là encore, il a fallu avancer avec patience et douceur. Finalement, elles ont quitté le van et rejoint leur nouvelle pâture. Nous avons baptisé la jument pleine Sheelah, et la plus jeune Fina. Fina souffre d'une ancienne blessure ouverte au niveau du garrot, que nous essayons de soigner ; une tâche délicate, car elle refuse qu'on la touche. Hormis cela, les deux juments sont en bonne santé.



Une photo tout à fait remarquable prise par notre responsable de station, Sam Forwood : le moment précis où un étalon brumby a émergé du bush pour emmener avec lui les deux juments sauvées, Sheelah et Fina.

Une visite inattendue venue du bush

À peine deux semaines après leur arrivée à Bonrook, un étalon Brumby a commencé à s'approcher régulièrement des deux juments. Ayant manifestement détecté leur présence, il cherchait à les entraîner avec lui dans le bush. Le courageux étalon est revenu trois soirs de suite. Le quatrième jour, Sam a ouvert la porte du paddock afin de laisser les juments choisir librement leur destin. Toutes deux ont alors suivi le Brumby vers le bush. Une dizaine de jours plus tard pourtant, Fina est revenue seule et s'est présentée devant la clôture du paddock. Nous avons supposé que Sheelah avait entre-temps mis bas et éloigné Fina afin de protéger son poulain.

Par ailleurs, nous avons constaté que Fina et Jeannie étaient elles aussi pleines. D'après nos estimations, leur gestation avait commencé avant leur arrivée à Bonrook. Leurs poulains devraient naître au mois de juillet. À Bonrook, nous ne pratiquons aucun élevage, mais lorsque nous recueillons des juments sauvages, il existe toujours la possibilité qu'elles soient déjà gestantes.



Fina, l'une des juments sauvées, peu après son arrivée à Bonrook. Elle semble savourer tout particulièrement l'eau courante qui jaillit du tuyau.



Aujourd'hui, les deux poulains sauvés, Maluka et Elsey, se sont épanouis de façon remarquable. Bien nourris, sereins et confiants, ils découvrent leur nouvelle vie à Bonrook. Maluka, surtout, est rarement aperçu seul : le placide hongre Dizzy, son « oncle » adoptif, veille constamment à ses côtés.

Dans la mesure du possible, notre objectif reste de rendre leur liberté aux Brumbies sauvés. Seuls les chevaux nécessitant des soins, une alimentation complémentaire ou un traitement médical demeurent dans les paddocks entourant la propriété.

Assister à cette liberté de choix offerte aux chevaux a été profondément émouvant. Fait rare, Bonrook permet

aux Brumbies de décider eux-mêmes de leur avenir : l'une des juments a choisi de rejoindre une harde sauvage dans les ranglands de Bonrook, tandis que l'autre, se souvenant sans doute de la sécurité des paddocks, est revenue vers cet abri paisible. Mais surtout, ces deux chemins leur garantissaient l'essentiel : la protection, la sécurité et la liberté.

Fin janvier, Viktoria Kirchhoff, représentante de la FFW en Australie et directrice du projet des sanctuaires de chevaux en Australie et en Argentine, a présenté la réserve de chevaux sauvages Bonrook, ainsi que le travail de la Fondation, au « Virtual US Wild Horse Summit 2026 ».

Scannez le QR code pour regarder sa présentation et en savoir plus sur Bonrook.



La cinéaste australienne Lin Sutherland a consacré un documentaire à la situation des Brumbies en Australie. Le film retrace la vie des chevaux sauvages, les défis liés à leur protection et le travail mené par la Fondation Franz Weber au sein de la réserve de chevaux sauvages de Bonrook.

Scannez le QR code pour regarder le documentaire et en savoir plus sur les Brumbies.



Crocodile de Johnston à Bonrook : un écosystème sain



SAM FORWOOD

Directeur de Bonrook Station

À la réserve de chevaux sauvages de Bonrook, la saison des pluies touche à sa fin. Cette année, elle a été particulièrement intense, avec des précipitations bien supérieures à la moyenne, notamment en janvier et surtout en mars. Ces fortes pluies ont entraîné des inondations et profondément nettoyé les ruisseaux et les rivières.

La semaine dernière, alors que je traversais la passerelle située devant la maison de la station, j'ai vu dans la rivière un crocodile d'eau douce, connu sous le nom de « crocodile de Johnston » ou de « Freshie », comme on l'appelle ici. D'une longueur approximative de 1,6 mètre, il décrivait tranquillement des cercles dans l'eau.

Ces crocodiles, reconnaissables à leur long museau étroit, se nourrissent principalement de poissons. Contrairement au crocodile marin, ils ne



La présence du crocodile de Johnston à Bonrook est un indicateur de santé écologique.

représentent généralement pas un danger pour l'être humain. Le crocodile marin, doté d'une mâchoire particulièrement puissante, peut atteindre jusqu'à 6,5 mètres de long, alors que le crocodile de Johnston dépasse rarement les 2,5 mètres. Cette espèce est plutôt discrète et craintive et, en règle générale, n'attaque pas l'être humain, sauf peut-être si l'on a la malchance de lui marcher dessus dans un point d'eau. Ses mâchoires n'en demeurent pas moins puissantes et capables de briser un bras ou une jambe.

Cela faisait longtemps que l'on n'avait plus observé de crocodiles de Johnston à Bonrook ; eux aussi ayant été durement touchés par l'invasion

des crapauds buffles survenue il y a une vingtaine d'années. La présence de cet individu dans la rivière m'a rempli de joie : elle témoigne de la bonne santé de l'écosystème de notre réserve de chevaux sauvages de Bonrook.

En près de trente années passées à Bonrook, je n'ai encore jamais aperçu de crocodile marin, ni dans les billabongs de taille importante ni dans la Cullen River. Les rangers locaux évoquent pourtant la présence d'un grand individu vivant dans une zone profonde de la Copperfield Creek, qui traverse la partie ouest de la réserve. Il mesurerait environ quatre mètres. J'espère avoir un jour la chance de l'observer - mais pas de trop près...

Blue Salmon – saumon durable made in Switzerland ?

Dans le canton de Glaris, la société Swiss Blue Salmon SA désire construire une gigantesque ferme aquacole – sur des terrains encore vierges de toute construction. L'objectif ? Produire plus de 2'500 tonnes de saumon « Swiss made » par année, couvrant prétendument environ 10% de la demande nationale. Loin d'être « durable », une telle production implique des coûts énormes pour la nature, au mépris du bien-être animal.



Le saumon atlantique sauvage, qui naît et grandit en rivière avant de migrer en mer.

LEÏLA EZZAT

Ecologue aquatique
et rédactrice freelance

L'enjeu de la production de saumon

Le poisson représente une source essentielle de protéines et de micronutriments pour plus de 3 milliards de personnes à travers le monde. Pourtant, les océans et les eaux continentales subissent une pression croissante liée à la surpêche, à la pollution et au changement climatique : plus d'un tiers des stocks halieutiques sauvages sont aujourd'hui surexploités. Face à une demande alimentaire croissante, le véritable enjeu n'est plus seulement l'exploitation des mers, mais la capacité à produire des protéines aquatiques, tout en préservant l'environnement.

L'aquaculture fournit environ la moitié des produits à base de poisson consommés par l'homme. Mais derrière des apparences de « durabilité » se cachent de nombreuses questions environnementales, particulièrement pour l'élevage d'espèces carnivores

comme le saumon. Les élevages en cages ouvertes sont notamment accusés de polluer, de dégrader les milieux aquatiques et de menacer les populations sauvages, tandis que les systèmes en circuits fermés restent énergivores, consommateurs d'eau douce et producteurs de déchets. Le projet suisse « Blue Salmon » lance le débat sur les limites de l'élevage intensif de poissons carnivores.

Projet de ferme XXL Blue Salmon en Suisse

Longtemps réservé aux tables prestigieuses, le saumon sauvage est aujourd'hui fortement sous pression, ce qui favorise l'expansion de l'aquaculture (saumon dit « d'élevage »). En Suisse, les importations de saumon ont augmenté d'environ 25% entre 2012 et 2019, et la quasi-totalité du saumon y est importée, essentiellement d'élevages norvégiens et britanniques. Dans ce contexte, Swiss Blue Salmon SA prévoit, à Glarus Nord (GL), la construction de la plus grande exploitation aquacole du pays : une salmoniculture en circuit fermé représentant un investissement de 170 - 200 millions de francs, destinée à produire 2500 tonnes de saumon par an, soit environ 10% de la demande nationale.

Le projet Blue Salmon s'appuie sur des promesses ambitieuses de « durabilité », de « pureté » et de « bien-être animal ». Pourtant, derrière cette image se cache une tout autre réalité : l'installation implique une consommation énergétique élevée et prévoit de pomper l'eau du lac de Walen pour refroidir les infrastructures. Les rejets thermiques et biologiques potentiels pourraient affecter un écosystème sensible situé à proximité immédiate d'une zone naturelle protégée, Hüttenbösch-See-Seele.

Le saumon d'élevage consomme des poissons... sauvages

Au-delà des impacts locaux, l'élevage de saumon est globalement critiqué pour sa dépendance aux farines et huiles de poissons issues de pêcheries sauvages (environ 20% de la ration). Derrière l'image d'un rendement alimentaire élevé, comparé à la production de la viande, se cache une forte pression sur les petits poissons pélagiques (sardines, anchois, maquereaux ou harengs) capturés massivement pour nourrir les élevages aquacoles.

Le projet Blue Salmon prévoit de s'implanter à Mollis (Glarus Nord), à proximité du lac de Walen et d'une zone protégée.



Une étude publiée en 2024 dans la revue scientifique *Nature Food* souligne les limites de ce modèle : il entre davantage de micronutriments essentiels (oméga-3, sélénium, iode, vitamines D et B12) dans la chaîne de production via les poissons sauvages qu'il n'en ressort finalement dans le saumon produit. Autrement dit, les petits poissons utilisés pour fabriquer les aliments aquacoles sont eux-mêmes plus nutritifs que le saumon d'élevage obtenu. Pour réduire cette dépendance, l'industrie remplace progressivement une partie des intrants marins par des protéines végétales, comme le soja, qui présente d'autres conséquences environnementales, comme la déforestation et la conversion des sols. *“On ne produit pas de saumon d'élevage sans impacts environnementaux liés à son alimentation. Même si la part de poisson sauvage dans la ration diminue, tant que la production de saumon augmente, on finit quand même par utiliser plus ressources halieutiques sauvages, et c'est là que se situe le problème”*, souligne le Dr. James Robinson, chercheur spécialiste en pêcheries et sécurité alimentaire à l'Université de Lancaster (Royaume-Uni) et dernier auteur de l'étude.

Bien-être animal

Le bien-être animal constitue un autre enjeu majeur, souvent relégué au second plan dans le débat sur l'aquaculture industrielle. Dans un rapport publié en 2025, l'ONG Compassion in World Farming International alerte sur les conditions de vie dans les systèmes d'élevage en circuit fermé (RAS). Les poissons y sont maintenus à des densités extrêmement élevées (en moyenne deux à trois fois supérieures à celles observées dans les cages flottantes en mer), avec pour conséquence une

dégradation de la qualité de l'eau, une augmentation du stress et l'apparition de troubles comportementaux et physiologiques : perte d'appétit, ralentissement de la croissance, problèmes digestifs, voire cannibalisme.

Le rapport alerte aussi sur la vulnérabilité technique de ces installations entièrement artificialisées : panne de filtration, défaut d'oxygénation ou de dégazage peuvent entraîner, en quelques heures, des mortalités massives – parfois des centaines de milliers de poissons. A cela s'ajoutent le bruit permanent des pompes, l'absence d'environnement naturel et l'impossibilité pour les animaux d'exprimer leurs comportements essentiels. Or, les connaissances scientifiques actuelles démontrent que les poissons sont des êtres sensibles, capables de ressentir la douleur et la peur. Réduits à de simples unités de production dans des infrastructures industrielles fermées, ils demeurent les grands oubliés du débat sur le « saumon durable ».

L'heure du choix

En Suisse, Blue Salmon est actuellement dans une phase administrative décisive. Dans le délai de mise à l'enquête publique, plusieurs oppositions ont été déposées, notamment par l'association Fair Fish. Une pétition a été lancée. Il appartient désormais à la Municipalité de trancher...

La Fondation Franz Weber soutient les démarches des organisations locales et des particuliers qui s'opposent à ce projet. Au-delà des promesses technologiques et marketing, ce type d'installation soulève de graves questions éthiques et environnementales : souffrance animale, pression accrue sur les ressources marines sauvages et sur les populations qui en dépendent, artificialisation des sols et consommation massive d'énergie.

Loin d'être « durable », l'élevage intensif de saumon menace notre environnement, nos paysages et porte atteinte au bien-être animal.



Le système de recirculation en aquaculture est une méthode d'élevage qui vise à élever des organismes en circuit fermé, où l'eau des bassins est filtrée, purifiée et réutilisée. Foto Narek75 - Own work, CC BY-SA 4.0



L'élevage de saumons en mer (Norvège) consiste à placer des organismes en cages flottantes où ils sont nourris pour atteindre leur poids commercial – une méthode qui provoque de vifs débats écologiques.

Le saumon : un poisson étonnant

Le saumon atlantique (*Salmo salar*) passe les deux à cinq premières années de sa vie dans sa rivière natale. Avant de partir vers la mer, son organisme s'adapte de l'eau douce à l'eau salée : ses branchies et son intestin se modifient afin qu'il ne se déshydrate pas. Après un à quatre ans passés en haute mer, il revient frayer dans sa rivière de naissance. La reproduction constitue généralement le dernier chapitre de son existence : seuls très peu de saumons (moins de 5 %) survivent aux épreuves de ce voyage.

Dans l'installation d'élevage prévue à Mollis, ce comportement naturel lui serait refusé : le saumon n'y vivrait qu'environ deux ans et passerait l'ensemble de sa courte vie en eau douce.



Références

1. Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO). The State of World Fisheries and Aquaculture 2024 (SOFIA 2024). Rome: FAO; 2024. <https://www.fao.org/documents/card/en/c/ca2801en>
2. Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO). FAO releases the most detailed global assessment of marine fish stocks to date [communiqué en ligne]. Rome: FAO; [s. d.]. <https://www.fao.org/newsroom/detail/fao-releases-the-most-detailed-global-assessment-of-marine-fish-stocks-to-date/en>
3. Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO). World fisheries and aquaculture production. In: The State of World Fisheries and Aquaculture 2024 (SOFIA 2024) [ressource en ligne]. Rome: FAO; 2024. <https://openknowledge.fao.org/server/api/core/bitstreams/1273bc36-339b-43d2-8163-af4d805f2ad2/content/sofia/2024/world-fisheriesaquaculture-production.html>
4. WWF Suisse. Consommer du poisson en respectant l'environnement : conseils au quotidien [page web]. Gland: WWF Suisse; [s. d.]. <https://www.wwf.ch/fr/vie-durable/consommer-du-poisson-en-respectant-lenvironnement-conseils-au-quotidien>
5. World Wildlife Fund (WWF). Farmed salmon [page web]. Washington (DC): WWF; [s. d.]. <https://www.worldwildlife.org/our-work/oceans/sustainable-seafood/farmed-seafood/farmed-salmon/>
6. Tlusty MF, Tausig H, Taranovski C, Jeans M, Tyedmers P, et al. Reframing the sustainable seafood narrative. *Glob Environ Change*. 2019;57:101991. <https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2019.101991>
7. Aas TS, Åsgård T, Ytrestøyl T. Utilization of feed resources in the production of Atlantic salmon (*Salmo salar*) in Norway: an update for 2020. *Aquac Rep*. 2022;27:101316. <https://doi.org/10.1016/j.aqrep.2022.101316>
8. Willer DF, Watts M, Little DC, et al. Wild fish consumption can balance nutrient retention in farmed fish. *Nat Food*. 2024. <https://doi.org/10.1038/s43016-024-00932-z>
9. Agrocifw. Issues of intensive recirculating aquaculture systems (RAS): literature review 2025 [rapport PDF]. 2025. <https://www.agrocifw.fr/media/fpodigep/issues-of-intensive-recirculating-aquaculture-systems-ras-2025-literature-review.pdf>

Votre testament en faveur des animaux et de la nature

CONTINUEZ À PROTÉGER LES ANIMAUX ET LA NATURE, AU DELÀ DE VOTRE EXISTENCE.

Que ce soit en Suisse ou dans le monde, la Fondation Franz Weber est la championne de la cause animale et de la protection de la nature. Pour nous, il est de notre devoir de défendre et de donner une voix à ceux qui n'en ont pas.

Si votre souhait est de venir en aide à la nature et aux animaux, même au-delà de votre existence, nous vous remercions de penser à la Fondation Franz Weber dans vos dernières volontés.

Contactez-nous par téléphone pour un conseil confidentiel et sans engagement. Notre spécialiste, Lisbeth Jacquemard, vous soutiendra volontiers et se fera un plaisir de vous renseigner.

Fondation Franz Weber
Case postale, 3000 Berne 13
T +41 (0)21 964 24 24

VOTRE GUIDE SUCCESSORAL

Commandez gratuitement notre guide successoral spécialement conçu pour vous.

ffw@ffw.ch ou
T +41 (0)21 964 24 24



FONDATION
FRANZ
WEBER



Illustration de Judith Weber

La Cité-Colline de Judith Weber



VERA WEBER

Présidente
Fondation Franz Weber

« Nos ancêtres ne détruisaient pas la beauté des paysages. Leurs bâtisses, leurs villages et leurs villes se caractérisaient par l'harmonie de leurs lignes et de leurs couleurs, par leur fusion parfaite avec le paysage », observait Judith Weber dans les années 1980. Avec un brin de provocation, elle ajoutait : « Pourquoi ne bâtissons-nous plus de belles villes aujourd'hui ? »

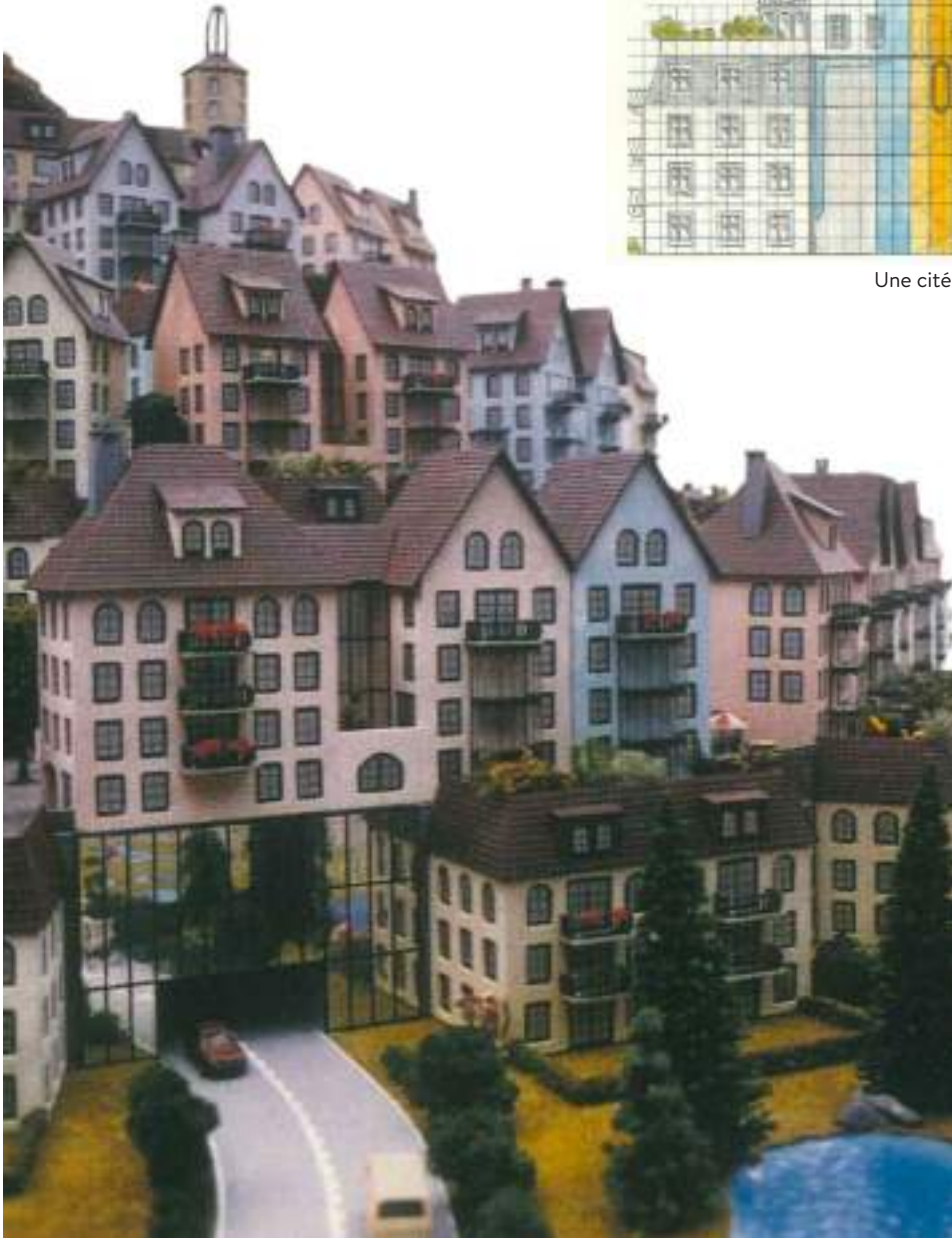
Cette question l'a amenée à réfléchir, puis à agir : « Je vois une ville en pensée », a-t-elle déclaré. « Elle n'est pas vouée à rester imaginaire, si nous la bâtissons nous-mêmes. »

Judith Weber s'est mise à dessiner, s'inspirant de Montalto, une localité des Alpes ligures, et de Manciano, en Toscane, deux villes moyenâgeuses à flanc de colline tournées vers le ciel, images d'une relation harmonieuse entre la nature et l'architecture. Il ne s'agissait pas pour elle de se cantonner à l'évocation d'un passé idéalisé ou de construire un décor de musée. Elle voulait renouveler la conception de la ville du Moyen Âge, bâtie sur une éminence, pour la projeter dans l'avenir.

Son idée, loin de se limiter à une chimère nostalgique, est devenue un modèle de contreprojet à la « *dévoration des paysages* ». Judith Weber a « *effacé* » sur une maquette de colline les dispositifs dont les villes modernes ont besoin, mais qui ont tendance à les défigurer : parkings, installations techniques, structures d’approvisionnement et d’évacuation. Et c’est sur les hauteurs que se déploie la vie à proprement parler avec les maisons, les jardins, les places, les arcades et les escaliers, les fontaines, les commerces, les écoles, les théâtres et les cafés.



Une cité ultra-moderne. Découpe de la ville de demain.



Sonnerberg: Qualité de vie comme autrefois, mais en plus le progrès et le confort d’aujourd’hui.

Sa vision, matérialisée en 1989 sous la forme de la maquette *Sonnerberg, Ville-Colline*, réalisée avec les artistes Nicole et Paul du Marchie, tisse avec subtilité un lien entre beauté et raison. Cette ville n’est ni un retour à l’ère préindustrielle, ni un renoncement à la modernité. Au contraire, elle accueille le confort contemporain, tout en le reléguant à l’arrière-plan : la technique y occupe une place subalterne. La ville redevient ainsi lisible, harmonieuse et praticable.

Judith Weber était animée par la conviction que nous pouvons construire autrement, de manière plus belle et plus humaine, tout en préservant la nature et le paysage. Elle a développé une forme nouvelle d’aménagement de l’espace, poétique et efficace. La Ville-Colline prend moins de place, redonne de l’espace au paysage et concentre la vie sans jamais la comprimer jusqu’à l’inhospitalité.



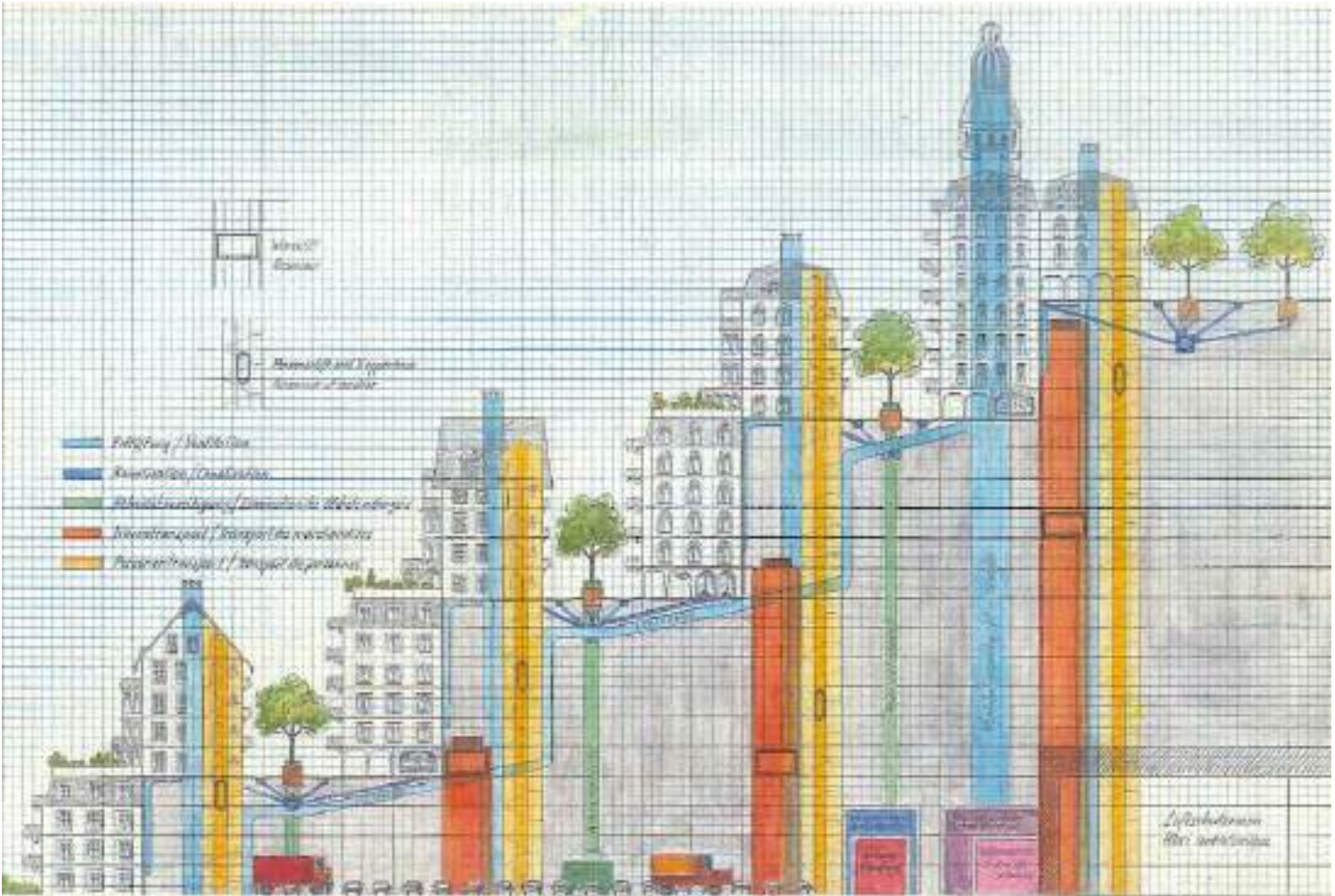
Au lieu de couvrir de larges surfaces par des lotissements éparpillés ou de construire des forêts de grate-ciel en bordure de nos villes, on bâti sur une surface minimale.



Judith Weber avec l'artiste et philosophe Paul du Marchie dans son atelier du Liboson sur les hauts de Montreux.



Judith Weber était peut-être en avance sur son temps. Il est possible qu'elle le soit encore, près de quarante ans plus tard. La croissance continue de la population en Suisse et la disparition massive de terres cultivables en résultant rend Sonnenberg, la « *Ville-Colline* », plus d'actualité que jamais.



Un des dessins de Judith Weber illustrant l'intérieur de la ville-colline.



Judith Weber avec l'artiste Nicole du Marchie, au Liboson.

Cependant, un aménagement du territoire, aussi intelligent soit-il, ne peut constituer une réponse durable si la croissance démographique se poursuit sans réflexion profonde. Si l'on veut vraiment protéger la nature et les animaux, il faut avoir le courage de considérer cette croissance comme un problème crucial. Plus de gens, cela veut dire plus de béton, de rues, de circulation, de consommation, d'élevage de masse, de déchets, de besoins énergétiques et donc, nécessairement, moins de nature et d'espace vital pour les animaux et les Hommes.

La maquette « Sonnenberg, Ville-Colline » de Judith Weber est exposée au château de Wyl, dans l'Emmental.



**La Fondation Franz Weber
lutte depuis 1975 au niveau
national et international
pour la protection des
animaux, de la nature et
du patrimoine.**

www.ffw.ch



AZB
CH-3000 Bern 13 Matte
PP/Journal

JOURNAL FRANZ WEBER

DIE POST 

**AVEC VOUS À NOS CÔTÉS, NOUS POUVONS
CONTRIBUER À REMETTRE AUX ENFANTS DU
MONDE UN LIEU DE PAIX ET D'HARMONIE
ENTRE LES ANIMAUX, LA NATURE ET LES HOMMES.**

